

Transhumanisme

Le maternel, enveloppe, continuité et déchirure

Nous n'avons pas le poil de la guenon pour que le petit s'accroche, nous avons l'objet (a)

L'objet intermédiaire comme élément primordial

Et s'il suffisait de mettre un smartphone dans les mains d'une mère qui allaite pour changer le destin d'un enfant ?

C'est une question délibérément provocatrice, mais pas tout à fait déplacée.

Cette entrée en matière un peu brutale est à la mesure du désastre sanitaire que le numérique crée pour nos enfants. On fait beaucoup de cas des 3/6/9/12 de Tisseron, mais si peu des adultes. Le 3/6/9/12 a pourtant son strict corollaire chez les adultes. L'objet est le même, la problématique aussi. Vu de loin, une rame de métro ressemble maintenant à une énorme cage de Skinner. Ou un énorme cadre de Hopper. Selon qu'on parle de jouissance ou de désespoir.

Il est question de la place de l'objet (a) et de la place de l'objet-prothèse.

Il faut rappeler une évidence : l'enfant est un prématûré à la naissance, totalement dépendant de son environnement pour sa survie. Donc, c'est l'environnement qui doit lui assurer la continuité qu'il a perdu en quittant le corps de la mère. Lui, est entièrement soumis à la discontinuité. Seule la permanence de l'attention de l'entourage restitue, de manière évidemment imparfaite, et heureusement, la continuité vécue in utero. Parlêtre, et pas seulement corps physiologique, l'enfant est immédiatement confronté au dédoublement corps-langage. Il dépend de la présence subtile de l'autre pour pouvoir sustenter substantiellement son corps. Corps vécu et corps habité-pensé sont immédiatement sollicités. L'un ne va pas sans l'autre. Et ainsi, tout objet intermédiaire entre lui et l'autre a tout de suite une double valence, lui pas lui, autre pas autre, objet réel apportant de la nourriture et objet déjà symbolique, parce que pouvant manquer et être réclamé, désiré. La toute première phase dans la vie de l'enfant est consacrée à

expérimenter l'objet(a). Objet ambocepteur, objet parallaxique par excellence, il ne peut se constituer pour l'enfant que dans la conjonction avec un adulte, et seulement dans une continuité de relation suffisante afin de déterminer pour chaque enfant les points d'insertion dans la subjectivité. Cela ne se fait pas tout seul, mais dans la conjonction avec un autre qui comprend aussi peu que l'enfant ce qui est en train de se jouer, mais qui a une petite avance sur l'enfant en matière de questionnement. S'il veut bien s'en donner la peine. L'anticipation de la subjectivité pour l'enfant s'articule par la médiation de l'objet, par la confiance que l'adulte fait à l'enfant qu'il saura y faire avec de la patience et de la persévération. Nul doute, l'enfant en dispose, et j'ai pu voir des enfants attendre des années jusqu'à trouver l'interlocuteur qui leur permette de capitonner enfin leur question en tant que sujet. Ce sont des enfants dont on pense qu'ils sont psychotiques, mais qui, à la faveur d'une rencontre déterminante, ont révélé qu'ils étaient « en attente de ». Car ce qui se dit dépend de celui qui écoute, comme disait Lacan.

Un objet est venu depuis 2007 perturber le parcours des tout-petits. Il a été diaboliquement bien conçu puisqu'il se niche à point dans l'endroit « fait pour ». Absorbant entièrement l'attention de l'adulte il a modifié radicalement les modalités relationnelles primordiales. On a même déjà trouvé des mots pour caractériser ce nouveau phénomène qui trouvera peut-être un jour sa place dans un nouveau DSM, *le phubbing du fait des technoférences*. Pour l'enfant qui vit au rythme de l'attention intermittente de ses premiers autres, l'espace que j'appellerais « maternant » au sens large, n'a plus la continuité scandée par l'intrusion bienvenue de l'x de l'autre qui alimente la question de ce que l'autre désire « ailleurs ». Certaines scènes qu'on peut observer dans les squares, dans le train, au restaurant, ressemblent à tout point à ce que Geneviève Rappaport avait filmé dans son documentaire remarquable dans les années 1970 et qu'elle a appelé « enfants en pouponnière demandant assistance ». Elle y documentait les phénomènes d'hospitalisme naissant chez des bébés dont on s'occupait physiquement, sans plus. Ils étaient nourris, nettoyés, on leur prenait la température. Certes, mais on ne leur parlait pas. On voyait des auxiliaires leur tenir le biberon, mais se raconter entre elles la dernière confiture, le dernier week-end, si on ne calait pas carrément le biberon sur un coussin et le bébé avec. Les squares ressemblent souvent à cela, aujourd'hui. C'est ennuyeux de répondre 6 fois par jour à l'appel du bébé. Et les *like* sur les réseaux attendent. À la décharge des parents d'un nouveau-né, il faut souligner le choc que représente l'arrivée d'un bébé dans leur foyer. Surtout le premier. Les deux parents sont bousculés, parfois très fatigués d'un accouchement compliqué et se trouvent appelés régulièrement à une tâche qui peut finir par les exaspérer : 6 fois par jour allaiter, changer le bébé, le consoler s'il pleure, supporter qu'il annonce le passage du jour vers la nuit par de

nouveaux hurlements, faire face aux démarches administratives, le lavage du pipi qui déborde, et j'en passe. Les deux partenaires ne se reconnaissent parfois plus, tellement les situations nouvelles produisent des comportements incompréhensibles. Enfin, c'est la tour de Babel. C'est très dur, il faut bien l'admettre. Alors recourir à l'univers rassurant du doudou numérique, c'est pratique. Et on oublie le choc pour le père qui découvre une femme qui ne s'intéresse plus qu'au bébé. Un nouveau duo se crée dont il est la plupart du temps exclu.

Des recherches complexes et entravées

J'ai eu un peu du mal à trouver des documents pour étoffer ce que je voudrais développer, à savoir que c'est précisément dans cette répétition de la tétée, qui toujours se ressemble, que se construit ce phénomène de l'objet partagé. Cet objet a beaucoup de ressemblance avec ce que les physiciens décrivent des objets infiniment petits, quantiques, des particules à la fois solides et pas solides, des particules qui se constituent à l'intersection d'ondes qui s'entrecroisent et qui peuvent avoir la propriété de fonctionner à l'identique alors même qu'elles sont séparées, comme le décrit si bien Alain Aspect, le prix Nobel 2022, à propos des particules intriquées. L'objet (a), objet pas objet, objet qu'on *est*, objet qu'on *a*, se constituant grâce à l'anticipation que l'autre maternant fait de la subjectivité d'un petit et qui se construit dans l'attention dirigée vers un sujet qu'on croit capable de pouvoir s'en emparer. C'est un véritable acte de foi. Pour oser faire le saut, l'enfant a besoin que l'autre tienne sa place. Mais cela ne marche pas quand le téléphone s'en mêle. Comme c'est une affaire juteuse, les textes de mise en garde sont rares sur le net. Quelques petites publications en font état, comme le « tract » Gallimard¹.

Sur le net, j'ai fini par trouver un texte et des interventions en conférence d'une chercheuse suisse du nom d'Ayala Borghini, psychologue à l'université de Genève et de Lausanne. Elle a observé les mères en situation d'allaitement et fait part de ses remarques dans un article de vulgarisation à l'adresse des parents de bébés. Elle met l'accent sur l'effet particulier du regard de la mère qui se détourne de celui du bébé pour se poser sur le smartphone². Il est immédiat. Le bébé qui perd le regard de la maman a tendance à ralentir la succion et après avoir satisfait le plus urgent de sa faim pour calmer les appels de son estomac, il s'assoupit et lâche le sein. Autrement dit, cette constitution de la phénoménologie de l'objet

¹ Mouton Servane, *Écrans, un désastre sanitaire*, Tracts Gallimard, no 65, 2025.

² Article de vulgarisation à l'adresse des parents dans *Écho Magazine*, Genève, 14/07/22.

pour le bébé ne peut fonctionner que par le biais du soutien de l'attention de l'autre. Parce que justement ce n'est pas un objet au sens commun du terme, c'est un objet non-objet qui se constitue dans l'espace entre lui et l'autre. Un bébé dans cette situation d'interruption intermittente revient très rapidement pour réclamer à boire à nouveau. Pas parce qu'il est capricieux, mais parce que le lien entre la bouche qui boit et lui, un sujet en rapport avec un autre, est tenu, subtile, aléatoire, au début. Résultat, il est catégorisé comme nerveux. Ce sont ces bébés « qui ne dorment jamais », comme disent les mères qui viennent se plaindre en consultation de l'agitation de leur bébé. Regard et succion sont conjointes, synchrones. Mais le regard ne se constitue que dans l'autre regard, le regard de l'autre. Or, autant un bébé peut continuer à téter quand la maman s'adresse aux personnes autour d'elle, parce que dans son attitude, elle intègre le bébé dans son monde, lui transmet, en quelque sorte, les petits découpages nécessaires à sa propre différenciation qui intervient plus nettement après le stade du miroir, autant la manière dont la mère est absorbée par les contenus du petit écran lui fait savoir qu'elle n'est plus là du tout. L'accordage du corps et du regard se défait. La dopamine qui fait tant plaisir à la maman au téléphone fait le reste. Elle ne stimule pas la lactation, bien au contraire. C'est le cercle vicieux de la frustration et de l'absence.

Même les chiens réagissent à un maître qui ne s'occupe que de son téléphone. Pour l'enfant, c'est une part de sa propre vie qui lui est prélevée. Cela crée un espace de repli sur les sensations proprioceptives chez lui, accordé à celui de sa mère, en quelque sorte en parallèle, mais dépourvu de médiation, pure absence. C'est une coexistence de deux corps, point. Ça s'accordera plus tard parfaitement à la mécanique numérique. Sans lien vivant avec un autre qui lui parle et lui répond, cet espace reste en friche pour l'enfant.

En avançant dans mes recherches j'ai fini par comprendre qu'il fallait que je tape « regard mère allaitement » pour trouver des réponses. Ce qui ressortait alors, c'étaient des articles sur la dépression post-partum et l'effet du regard de la mère sur le bébé. Là encore, comme dans les articles et interventions d'Ayala Borghini, il était question du rapport entre le regard de la mère, regard plus ou moins vide, en l'occurrence, et le découragement du bébé qui n'arrivait pas à s'accrocher suffisamment à sa maman³. Dans ces cas, on peut parler de « détournement involontaire » du regard, tandis qu'on peut se demander si la mère au smartphone le fait volontairement. Tout est une question de choix : est-ce que la visite

³ Dépression POST-PARTUM maternelle et développement de l'enfant : revue de littérature et arguments en faveur d'une approche familiale1, Hervé Tissot, France Frascalolo, Jean-Nicolas Despland, Nicolas Favez. Cette publication a été réalisée grâce à un financement du Fonds National Suisse pour la Recherche scientifique, subside fns/snf no 32003B_125493.

compulsive sur les réseaux sociaux est encore un choix librement consenti ? Plus la maman est attirée par l'écran, plus elle est absente à l'enfant et plus le bébé se met au « sein par intermittence », donc moins il est apaisé. L'effet de l'ocytocine diminue chez la mère et donc pour le bébé. La régulation ne se fait pas correctement. L'accordage mère-enfant devient difficile, est vécu comme conflictuel. L'enfant est agité. La suite, on la connaît.

Le rapport au temps a changé et encore plus brutalement depuis 2007. La génération actuelle de parents a grandi avec les écrans et a du mal avec un temps qui n'est pas optimisé, comme s'il était vide, inutile. Cela rend les heures à passer à nourrir et soigner un nouveau-né parfois très difficiles. On peut même se poser la question de savoir si la compulsion à consulter le petit écran n'est pas déjà une défense contre la dépression. L'écart entre l'enfant qu'on planifie et l'enfant en vrai est d'autant plus grand que des images de maternité du type Beyoncé peuvent faire croire qu'avoir un enfant c'est une peccadille et donne lieu à de jolis « *posts* », style pub pour SUV. La distance entre le vrai et le virtuel n'a peut-être jamais été aussi importante. Le virtuel est un véritable avortement de la rêverie maternelle.

Mère et enfant conjoints dans la construction de la subjectivité

Pourtant, ce temps n'est pas vide. Il est juste consacré à quelque chose qu'on n'a pas l'habitude de prendre en considération : à la lenteur, une forme de rêverie, peut-être même à une forme de conscience modifiée. C'est tout cela qui crée l'ouverture nécessaire à l'anticipation de la subjectivité de l'enfant. L'allaitement aide puisqu'il déclenche la production d'ocytocine qui passe dans le lait et qui crée un circuit de récompense mutuelle.

Là-dedans, le regard du bébé fait fonction d'organe de préhension. Il remplace l'agrippement qu'on observe chez les singes. Nous n'avons plus le pelage des guenons, nous avons l'objet (a). Le regard y a une fonction primordiale. Dès la première heure de vie cet objet parallaxique, comme l'appelle Zizek⁴, cet objet naît d'une double fonction, de nourriture et de lien de parole. Objet, non-objet, il est la racine de ces objets que le bébé crée progressivement dans l'espace entre lui et ce premier Autre. Mais pour cela, il faut que cet Autre soit là, suffisamment, disait Winnicott. Ce n'est qu'ainsi que naissent les premiers représentants psychiques. L'objet (a), objet-phénomène-vécu et objet-pensé en même temps, cristallise tout le travail qui aboutit à la première jubilation de ce *je* reconnaissant son image dans le miroir vers la fin de la première année de vie. Mais dès le départ il se met en place une structure autour

⁴ Slavoj Zizek, *La parallaxe*, Fayard, 2008.

de ce point central de l'objet « entre », articulant ce que l'enfant éprouve, sensations, émotions, affects, et événements qu'il perçoit autour de lui, médiatisés par l'Autre.

Renaud Jardri (pédopsychiatre) et Marine Gautier-Martins (neuropsychologue) dans LSD sur France Culture, le 13/03/2025, font état de leurs recherches au CHU de Lille sur la synchronisation des ondes cérébrales entre une mère et son bébé de neuf mois durant un jeu réciproque dans lequel la consigne était que l'échange de regards devait être intense. Dans ce protocole, la consigne était d'y introduire parfois des moments dans lesquels la mère ne regarderait pas son enfant. Le résultat était saisissant : les enregistrements EEG montraient une synchronisation maximale dès que le regard entrait en jeu et une désynchronisation des ondes dès que la mère détournait son regard. Le même phénomène peut s'observer avec des bébés plus jeunes dans l'échange vocal. Des modulations de voix entre un adulte et son bébé (père ou mère) s'accordent au fur et à mesure en miroir. Les berceuses reprennent ce phénomène en y introduisant le rythme le plus apaisant, 6/8, rythme ternaire balançant, comme pour « fais dodo Colas mon p'tit frère ». Là encore, le berçement par une musique enregistrée n'a pas la même valeur ni le même effet qu'une berceuse chantée. L'une parle de l'absence, l'autre de la présence.

C'est donc sous le titre de « dépression maternelle et désynchronisation-désaccordage entre le bébé et sa mère » que le net est plus disert. À partir de là, on a même fait quelques expérimentations, comme celle de la recherche appelée « *still face* », au demeurant assez cruelle : on demandait à des mères de s'adresser à leur bébé de manière habituelle, en le regardant et en lui parlant. Puis, dans un deuxième temps, elles devaient garder leur visage le plus inexpressif possible et ne pas regarder leur bébé tout en étant penchées sur lui. Après un laps de temps très court, le bébé donnait des signes de détresse.

Oui, sans aucun doute, ce qu'on peut observer couramment dans la rue, les parents au téléphone et le bébé dans sa poussette, le regard perdu et replié sur sa tétine, sont signe de ce désaccordage et justifient le cri d'alerte d'Ayala Borghini.

D'autres observations montrent au contraire un bébé au sein. La mère le regarde tranquillement, le bébé tête. Après un certain temps, la mère s'adresse à lui en lui parlant. Immédiatement, le bébé se met à téter avec enthousiasme. L'interaction est claire. Il faut savoir que dans le cerveau l'aire frontale de la vue et du mouvement comporte des neurones bivalents vue-mouvement, dans l'aire temporo-pariétale. Ceux-ci forment déjà une première structure,

un « pattern » d'action, des « percepts⁵ ». Sans regard de l'autre ils s'activent bien moins qu'avec le support du regard de l'autre. Le regard est un outil de préhension, disais-je, branché directement sur la maman.

Les recherches de Buccino & coll⁶ montrent que « le système des neurones miroirs comprend chez l'homme outre l'aire de Broca, de larges parties du cortex pré moteur et du lobe pariétal inférieur⁷ ». Cela est d'importance majeure puisque le langage est impliqué dans l'effet miroir, et donc beaucoup plus étendu chez l'homme du fait de l'impact de la structure signifiante. Nous pouvons dire, sans hésiter, que toute la logique du lien est structuré autour du miroir dès le premier jour de la vie d'un bébé. R et S font l'hypothèse les neurones postérieurs du gyrus frontal inférieur possèdent des propriétés miroir et que leur activation reflète « l'émergence d'une représentation verbale interne⁸ », comme projection de l'aire de Broca. Un constat complémentaire me paraît encore plus frappant : on a fait des enregistrements sur des sujets qui se prêtaient à une analyse par PET⁹ : les résultats étaient radicalement différents lorsque les sujets voyaient l'activité de mouvements de déplacement d'objets faits par une main artificielle ou faits par une main humaine. Dans un des cas la réaction était faible, dans l'autre, significative. Il y a donc interprétation par le cerveau du mouvement et de l'élément qui l'exécutait. La contextualisation est nette et amène les auteurs de cette recherche à citer ce que Merleau-Ponty, des décennies auparavant, a présenté comme hypothèse du lien de compréhension comme lié à la réciprocité : la main humaine est immédiatement interprétée en lien avec un contexte qui a un sens. « Leur sens n'est pas donné, mais compris, c'est-à-dire ressaisi par un acte du spectateur... tout se passe comme si l'intention d'autrui habitait mon corps ou comme si mes intentions habitaient le sien¹⁰. » On comprend mieux pourquoi un écran montré à un petit enfant n'a de loin pas le même effet qu'un message direct où les regards entre mère et enfant s'échangent, bien au contraire, comme nous le verrons.

⁵ Woolsey et al, Patterns of localization in precentral and "supplementary" motor areas and their relation to the concept of premotor area", Res. Publ. Ass. Nerv. Ment. Dis, 30, p. 238-264.

⁶ G.Buccino & coll, European Journal of Neuroscience, 13 (2001) et 16 (2004) et Neuron, 42, 2004.

⁷ G.Rizzolatti et C. Sinigaglia, *Les neurones miroirs*, Odile Jacob, 2006, p.136.

⁸ G.Rizzolatti et C. Sinigaglia, *Les neurones miroirs*, Odile Jacob, 2006, p. 135 citant, Grèzes, Decety, Heyes, p.135.

⁹ La tomographie par émission de positons, également dénommée PET ou PET scan, est une méthode d'imagerie médicale pratiquée par les spécialistes en médecine nucléaire qui permet de mesurer en trois dimensions l'activité moléculaire d'un organe.

¹⁰ M.Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la Perception*, 1945, p.215.

Effets surprenants de la continuité

Des situations plus originales montrent à quel point nous fonctionnons en permanence sur un mode d'ouverture à l'accrochage, pour peu que notre sensibilité ne soit pas émoussée. Elles montrent combien le transfert s'enracine dans ces premières expériences qui relient le phénomène vécu avec le phénomène pensé.

Ainsi, une psychologue me raconte la situation suivante en supervision. Elle prend quelques précautions oratoires pour commencer le récit en me disant qu'elle sait qu'elle peut me le raconter sans être jugée, mais sinon, elle n'ose le raconter à personne. Elle travaille dans une maternité et a vécu un moment extrêmement éprouvant. On lui parle d'un bébé qui va très mal, il y a un problème d'allaitement. La maman est dépressive depuis l'accouchement. Ils sont tous là, réunis à la pouponnière, le bébé est là et hurle. Une des soignantes le sort de son berceau, et le met d'autorité dans les bras de la psychologue, une femme de 45 ans qui a elle-même des enfants déjà adolescents. Immédiatement, elle a une montée de lait. Ses seins lui font mal et le soir même, le lait coule. L'objet (a) est ambocepteur, il fonctionne pour les deux interlocuteurs.

Autre situation : une jeune mère me raconte qu'après la naissance de son enfant, elle n'entendait pas les pleurs de son enfant avec les oreilles quand il appelait la nuit pour manger ; c'étaient les tranchées utérines qui la réveillaient. Elle entendait avec son utérus, comme notre collègue entendait avec ses seins.

Le cerveau est une machine assez performante.

Bion et Jean Bergès, ainsi que Françoise Dolto décrivent ce phénomène, chacun à sa façon : il y a transfert tout de suite avec les bébés et il se passe, pour le tout jeune enfant, l'infans, toujours le même processus. Ce qu'il vit est partagé par l'autre et plus l'enfant est jeune, plus la lecture avec le corps est directe. Corps lisant et écrivant, dirait Merleau-Ponty. Bergès, de son côté, dit que la mère supplée à la fonction immature du bébé. Il s'agit de la fonction symbolique *et* substantielle. Bion dit que la mère est l'appareil à penser pour le bébé. Dolto dit que l'enfant construit son image inconsciente du corps par le truchement de la relation avec sa mère, la dyade. La mise en paroles délivre l'enfant des ravages du réel et il faut qu'un autre, parfois *des autres*, vivent, en situation, des traumas qu'un bébé ne peut pas formuler. Il y a ici déjà trois points : une situation, un autre, une parole, pour l'enfant en quatrième position. Cette connexion permet à l'enfant de ne plus le répéter dans le réel mais de nouer réel, imaginaire et symbolique ensemble. Le borroméen commence tôt.

Cette continuité garantie par la mère et les coupures progressives qu'elle y introduit, ont un effet particulièrement remarquable dans l'apprentissage du langage. Il ne se fait pas pour l'enfant sur le mode scolaire. Il y a un effet d'imprégnation, exactement comme l'eau pénètre

dans une éponge. Le langage prend possession de l'enfant et pas l'inverse. Le latin est à ce titre éloquent : parler et dire s'expriment avec des verbes passifs : *loquor* veut dire *je parle* et pour *fari, dire à l'infinitif passif*, la première personne du singulier, *je dis*, n'existe pas. On passe tout de suite à la seconde, *tu dis, faris*. On *est parlé*, même quand on veut dire *je dis*. Les Romains étaient déjà lacaniens. Ainsi, un garçon de trois ans va dans le pays d'origine de son père, pour rencontrer ses grands-parents. Son père lui avait certes parlé de temps en temps en espagnol, mais pas suffisamment pour que l'enfant soit bilingue. Arrivé en Argentine, le garçon reste muet, stupéfait, pendant une semaine. La semaine suivante, il parlait couramment l'espagnol, corrigéant même son père quand celui-ci faisait des fautes.

Dolto rapporte le cas d'un enfant français tombé dans le coma en Angleterre. Alors qu'il ne parlait que français, il parle exclusivement anglais au sortir de son coma.

Une expérience analogue m'est arrivée quand je suis partie avec un collègue pour animer un séminaire pendant une semaine au Chili. Ne voulant pas perdre du temps par la traduction consécutive, je me lance directement dans l'exposé en espagnol. Je suis loin de le posséder à perfection, mais j'avais une volonté presque féroce d'être le plus utile possible au groupe qui m'invitait. Le miracle qui s'est produit me stupéfiait encore maintenant. Non seulement, le vocabulaire étroit que je possédais ne me permettait pas de traduire mot à mot le texte, ce que j'aurais pu s'il s'était agi de l'allemand, ma langue maternelle, mais j'arrivais à présenter paragraphe par paragraphe en les résumant. Le groupe qui nous avait invités était tellement demandeur de travailler avec nous, tellement bienveillant face à nos erreurs de langage, que tous les deux, nous pouvions échanger avec eux en espagnol. Cela nous amenait à passer encore des heures après nos journées de séminaire à rédiger ce qui ressortait de nos discussions et à réorienter nos exposés du lendemain, en rédigeant nos textes... en espagnol. L'adresse, la pensée même aux collègues chiliens, suffisait à nous orienter dans ce nouvel idiome. Nous faisions l'expérience d'« être parlés avant de parler ». On puisait directement dans ce bain linguistique qui nous portait.

La situation transférentielle se saisit de notre corps. Quel que soit l'âge du patient. À nous de lire et d'en accuser réception. L'appareil à penser dirait Bion, se situe autant dans le sujet que dans l'autre qui l'écoute. À condition de mettre le téléphone sur mode avion.

Dommages collatéraux de l'inattention de l'autre

De là à penser qu'il y a un rapport entre ces phénomènes de distraction de l'attention de l'adulte à l'égard de l'enfant tout petit et l'explosion des TDAH, il n'y a qu'un pas que je

franchis sans hésitation. L'appareil dit « ergonomique », comme disait Steve Jobs a transformé l'humanité, et d'abord grâce à l'instrumentalisation des parents. Je suis toujours effarée quand j'entends des parents d'un bébé me dire que c'est incroyable combien leur enfant est fasciné par l'écran. Dans leur voix il y a de l'admiration que le bébé entend comme récompense et encouragement. Il n'y a rien d'admirable dans ce phénomène, c'est fait pour. Notre élan de parlement passe par le regard et les neurologues qui se sont associés aux constructeurs de ces outils et logiciels ont apporté leur concours sans vergogne.

Pour le bébé, l'apparition du smartphone a créé deux espaces d'expérience. L'une est celle, habituelle, du partage d'expérience dans laquelle il comprend progressivement qu'il n'est pas le centre exclusif de la vie de sa mère et de son père, mais dans laquelle il puise l'énergie pour s'emparer du monde : c'est une continuité scandée par « autre chose ». Maman, de manière privilégiée, est celle en qui le bébé dépose son besoin de permanence et l'illusion qu'elle a réponse à tout. Pendant au moins un an, il faut que cela tienne pour permettre au bébé de déconstruire lui-même l'illusion, au prix d'ailleurs de crises monumentales, mais ô combien nécessaires. Les bébés-smartphone vivent dans l'intermittence entre le monde partagé et l'autre monde, dans lequel ils expérimentent le corps maternel se dégageant du leur, ou le coinçant contre elles, le regard maternel détourné, la voix altérée, pas adressée à eux, mais à un objet. Très vite ils comprennent que l'objet semble bien plus fascinant pour la mère qu'eux-mêmes. Il suffit d'observer les enfants en présence de leurs parents, quand on les croise dans la rue. Il y a interaction entre eux, puis, brusquement le parent sort le téléphone et n'est plus là, ne voit plus les efforts que fait le petit pour se faire remarquer. Au mieux, le regard de l'enfant s'éteint, le geste se meurt. Au pire, l'enfant devient insupportable. Au pire ? Non, en fait, l'enfant a raison. Sauf que l'agitation va progressivement devenir le symptôme de cet espace resté en friche. C'est un espace sans x de l'autre pour la mère, un espace qui ne témoigne pas de la « jouissance-autre » de la mère, mais d'une « autre-jouissance ». Force est de constater celle-ci est aussi en train de supplanter le plaisir sexuel partagé dans le couple. Les séries c'est mieux que le vrai.

La différence de modalité de fonctionnement des deux espaces d'expérience est radicale. L'espace « x » permet de se séparer progressivement de la dépendance par rapport à l'autre, par le biais du langage, de la sublimation, de l'apprentissage. L'autre espace ne propose pas de séparation, au contraire, mais prend possession par le biais pulsionnel de recherche de satisfaction dans l'instant. La séparation impossible se voit dans les phénomènes FOMO.

Observations cliniques

Quelques observations cliniques montrent à quel point certains enfants ne savent même pas que le numérique peut être passionnant et utile. La plupart du temps, l'enfant n'est pas initié au numérique, mais l'écran lui est mis entre les mains comme n'importe quel autre jouet. Je découvre alors des adolescents qui n'ont pas eu d'autre initiation que celle que leur propose l'écran lui-même, les guidant tout droit vers une consommation de plus en plus frénétique. En séance, je n'hésite plus à me servir des écrans pour comprendre comment ils se servent de cet outil. Comme je n'ai aucune application de jeu ni de réseau social sur mon Mac, il ne reste pas grand-chose de connu pour eux. Dans une de mes présentations, un adolescent dont j'ai appris par la suite qu'il était pratiquement déscolarisé et qu'il passait le plus clair du temps sur les écrans, avec quelque préférence pour la pornographie, me dit qu'il ne sait pas ce qu'il a comme notes en classe. Comme il a son téléphone en poche, je lui demande de me montrer comment il sait ses notes. Il ouvre Pronotes, mais est incapable de trouver les notes du dernier trimestre, incapable de me montrer ses moyennes. Il sait s'orienter dans les sites pornos, mais pas dans Pronotes. Curieux, presque un anagramme... Un autre me dit qu'il a le droit de se servir de l'ordinateur à l'école à cause de sa dyslexie. Je lui demande d'écrire son nom sur mon ordinateur que j'ouvre pour l'occasion. Il n'y arrive pas. Je lui demande où se trouve telle lettre qui fait partie de son nom. Il ne la trouve pas. Je lui demande : « où est la lettre ? » et là, il me montre l'écran et non le clavier. Il sait lire les écrans, mais ne sait pas qu'écrire et lire sont deux choses différentes. Il ne produit pas, il *est* produit, dans les deux sens du terme : il est produit *par* les plateformes et il est produit *pour* les plateformes. Les deux me semblent assez paradigmatisques pour cette présence intermittente de l'autre dans l'espace à partir duquel une parole doit les guider en dehors de leur monde solipsiste. Dans ce monde très particulier, les parents font l'effet de figurants.

Oui, le medium est devenu le message, comme le soulignait déjà en 1964 le philosophe canadien Marshall Mc Luhan¹¹. Il est aussi devenu pratiquement une camisole de force.

Dans le travail avec les familles qui viennent avec un enfant traité pour un TDAH, ce même phénomène de discours aliéné peut s'observer. Je vois ainsi une jeune fille de 14 ans, poussée par ses parents à venir me voir. Dans un véritable interrogatoire, chose que je déteste, mais seule possibilité de la faire parler, alors qu'elle avait demandé à me voir seule, et sur le

¹¹ M. McLuhan, "the medium is the message", in "The extensions of man", très mal traduit par « Pour comprendre les médias ». Si le titre a été changé c'est qu'il y a refus de traduire la formule pessimiste, remplacée par une formule neutre ou pédagogisante. Manuel scolaire contre réflexion philosophique du type Günther Anders ou Aldous Huxley.

mode du tirer-les-vers-du-nez, je finis par comprendre qu'elle ne se sent pas bien, qu'elle trouve que ses parents sont toujours absents. Au terme de l'échange, je lui demande ce qu'elle attend de moi. Elle ne sait pas. Elle est venue parce qu'on le lui a dit. J'observe avec quelque étonnement qu'elle n'arrive pas à épeler le nom de sa rue, un peu compliqué : elle le cherche sur son téléphone et dit lettre par lettre ce qu'elle lit. Je lui demande si elle vient de déménager. Non, elle y vit depuis sa naissance. Elle m'apprend qu'elle prend du Medikinet le matin et de la Ritaline le soir. Depuis combien de temps ? Elle fait le décompte sur ses doigts. C'est pour son TDAH. Ah oui, elle prend aussi du Roacutane. C'est exactement sur le même niveau et dit avec la même neutralité de ton. Je lui propose de faire entrer son père, resté dans la salle d'attente pour faire le point à trois. Je lui fais part de ma perplexité : sa fille ne semble pas savoir pourquoi elle vient me voir. Il fait alors la description et sur un ton d'évidence glaçant : « Elle a un TDAH, prend ses deux médicaments à des heures précises tous les jours, a un programme scolaire allégé. » Il n'y a aucun espace pour le moindre questionnement. Je lui dis qu'elle m'a fait part d'un grand sentiment de solitude à la maison, disant que les parents étaient très absents. Le père proteste. Ils tiennent à ce qu'elle mange tous les soirs avec eux et elle ne vient pas à table. Je lui demande de préciser et il me dit : « *on lui dit qu'elle doit prendre sa douche et qu'on mange. Et elle va alors prendre sa douche et reste dans la salle de bain jusqu'à la fin du repas.* » De toute évidence il ne s'entend pas parler, ne semble pas concevoir qu'elle pourrait le prendre à la lettre. Il dit qu'elle a très mal réagi au départ de son frère. Depuis qu'elle est toute petite, elle a dormi avec ce frère de six ans plus âgé qu'elle et qui vient de partir faire ses études dans une autre ville. Je m'étonne : je sais qu'elle a une sœur plus grande et elle dort avec son frère ? Il ne voit pas le problème. C'est plus pratique puisque les deux frères se détestent. Quand il est question du téléphone, il me dit qu'elle le leur donne le soir, alors qu'elle m'avait dit qu'elle s'endormait en regardant de séries. Il dit qu'en tout, elle a encore un comportement d'enfant. Elle ne proteste pas. La seule chose qui les a alertés sont ces moments de chagrin le soir et son manque d'initiative. « *Tu n'arrives pas à être active.* » Protestation de la jeune fille : « *Non, je suis hyperactive !* » Le père corrige, mais ne s'étonne pas qu'un enfant de 14 ans ne soit pas sensible à la polysémie des expressions. L'étiquette TDAH avec les signes et traitements concomitants sont énumérés comme une donne et les discours incohérents de l'un et de l'autre ne sont pas relevés. Entre « *va prendre ta douche, on mange* » et « *tu n'es pas active* », « *non je suis hyperactive* », il n'y a pas de place pour l'étonnement. Il est là sans être là. Elle disait donc vrai en affirmant que ses parents sont toujours absents. Tout est factuel du type « carnet de santé ». C'est un père aimant, sincèrement préoccupé, acceptant ma proposition qu'ils viennent tous les trois pour parler de leur inquiétude. Pour autant, il y a là un espace du

discours qui reste sourd, pas habité par un sujet. Mais tout est dit sur Google, il suffit de cliquer sur TDAH. Ce qui est dit dépend de celui qui écoute...

Ouverture d'un autre espace

J'entends résonner dans ce phénomène cet « autre espace » qui s'est ouvert avec les transformations des deux derniers DSM. Un enfant n'a plus un problème psychique, psychiatrique, mais il est affecté d'un trouble et d'un handicap qui se traite par des tas de médicaments et rééducations et autres protocoles. La jeune fille en question a toute une série de séances entre la psychomotricienne, l'orthophoniste, l'orthoptiste, le pédopsychiatre, l'ergothérapeute. Je viendrais donc en quelque sorte en plus, comme spécialiste pour parler. Le blabla dont parle Barbara Cassin¹². Sauf qu'il ne s'agit pas de parler, là, mais d'entendre, en tant que parents, et de cesser de parler d'un acronyme qui semble à tout prendre collé sur une psychose. Ils laissent leur fille seule, pas au moment des repas, mais seule dans un espace qui n'est pas habité par la parole, mais par des mots. Elle habite un espace qu'ils ont déserté, qu'ils ne partagent pas avec elle. Comme tant d'autres parents, le pronom que ce père utilise le plus ordinairement pour parler d'elle, alors qu'elle est là, est la troisième personne du singulier.

Mon hypothèse est que ces phénomènes qu'on appelle aujourd'hui des troubles, des dys-quelque-chose, viennent témoigner de cet autre espace que notre époque ouvre dès la naissance pour pratiquement tous les enfants, cet espace où il n'y a pas de place pour la subjectivité, ni pour l'adulte en interlocution avec l'enfant, un espace qui est aspiré par ce qui est destiné à la prédatation de l'attention. Cet espace devient le réceptacle d'une expression erratique, aussi bien pour les parents que pour l'enfant. Ce dernier, au mieux, s'agit pour faire appel et, au pire, vu l'absence du « x » dans le vide de l'échange, d'un « je » s'adressant à un « tu », est confronté à la forclusion. « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? »

Mon hypothèse est qu'en divisant le temps accordé à l'enfant, en le partageant avec le smartphone, l'adulte réalise concrètement ce que McLuhan a prophétisé dès 1964, avec les termes d'extension de l'homme et pour lequel Steve Jobs inventait l'objet ergonomique. Adaptation de l'homme à la machine ou inversement ? En se glissant dans la poche de l'utilisateur, le téléphone devient effectivement prolongation du corps. Ce rapport particulier à l'objet fait de lui un objet que beaucoup de gens traitent exactement comme les bébés leur

¹² B. Cassin, « Qu'est-ce qu'exactement un barbare ? Bla, bla, bla, balbus ("bègue"), Babel, babil... un barbare est quelqu'un dont on n'est pas vraiment sûr qu'il parle... l'universel est toujours l'universel de quelqu'un, c'est pour cela que je m'en méfie tant », *Éloge de la traduction*, Point, p.35.

doudou. Sa perte est un désastre et déclenche des recherches frénétiques comme les rats de Skinner dans leurs cages.

Matthieu Crawford¹³, un philosophe devenu mécanicien de moto, explique la différence qu'il y a entre un corps prolongé par un iPhone et le corps prolongé par un violon. Atsuki Iriki et coll., ont découvert chez les macaques que les récepteurs visuels ancrés sur la main s'étendent au point d'inclure l'espace autour de la main et de l'instrument qu'elle tient comme si l'image de ce dernier était incorporée dans celle de la main¹⁴. Dans les deux cas, instrument de musique et smartphone, il y a une forme de continuité, mais ce n'est pas la même. Dans le cas du violon, seul le travail patient crée cette extension qui paraît à la fois simple quand on voit un artiste y jouer, et si difficile quand on observe un élève débutant. Entre ces deux étapes, l'apprentissage suppose un effort constant et éprouvant, des souffrances devant la difficulté, des découragements, tous faisant partie du parcours pour créer cette magie de l'interprétation musicale d'un virtuose. Crawford explique l'importance de l'appui sur un maître avec qui, conjointement, par enseignement et par imitation du geste et réitération en miroir, le musicien s'approprie l'instrument comme une prolongation de son corps et de son âme. On retrouve dans cette situation exactement la même configuration que celle du bébé et de la mère ; on n'en a jamais fini. Mais si le maître se désintéresse de l'élève, celui-ci ne sera jamais virtuose¹⁵.

Tout autre est le prolongement du bras par le smartphone. Le rapport est inversé. La technique numérique est conçue pour s'approprier par réflexe et récompense dopaminergique du cerveau de l'utilisateur. Le frottement, plus ou moins délicat ou frénétique, permet un choix facile qui n'a d'ergonomique que le nom. La machine facilite l'anesthésie progressive de la volonté de l'utilisateur, grâce à des algorithmes qui s'adaptent habilement aux compétences de l'utilisateur, pas trop exigeant, afin de ne jamais le frustrer, mais de créer un environnement gratifiant qui ne le lâchera plus. Je ne suis pas la seule à affirmer que l'administration de méthylphénidate à des jeunes agités est un moyen de combattre une dépression larvée. Cet espace est celui de l'absence de réponse qui crée une véritable déchirure dans le besoin vital d'un *Heim*, comme l'appelle Freud.

L'autre espace, la « friche », s'il n'est pas fermé à l'expérience phallique, continue néanmoins à être en recherche de lien. S'il n'est pas fourni par l'entourage, les plateformes,

¹³ M. Crawford, *The World beyond your Head. On Becoming an Individual in an Age of Distraction*, Ed Farrar, Straus E Giroux, 2015.

¹⁴ Iriki et al, "coding of modified body-schema during tool-use by macaque post-central neurones", *Neuroreport*, 7, p. 2325-2330.

¹⁵ Voir aussi Giacomo Rizzolatti et Corrado Sinigaglia, *Les neurones miroir*, Odile Jacob, 2008.

elles, savent quoi en faire. Regardez certaines récréations. L'intérêt des portables l'emporte sur la relation spontanée, si on n'enlève pas l'objet de la poche des élèves.

Effets sur le transfert

Cela change considérablement le travail en analyse. Même de jeunes adultes requièrent parfois une prise en charge beaucoup plus proche de celle qu'on peut avoir avec de jeunes enfants. L'orthodoxie ancienne en prend un sacré coup. Parfois, il est nécessaire d'affirmer qu'on peut être là. Maintenant, et pas demain ou après-demain. Je pense ainsi à un jeune homme de 26 ans qui est venu un mois de juillet pour commencer un travail thérapeutique, me dit-il. Il ne se sent pas bien, est déprimé, manque de courage pour préparer son examen pour le barreau. Il a donc eu assez de moyens intellectuels pour obtenir son M2 en droit, mais là, il n'y arrive plus. On discute pendant une heure, au terme de laquelle il me dit son désir de commencer un travail régulier, mais, rajoute-t-il, il ne pourra pas venir avant septembre, parce que là, il part en vacances. Je lui dis que c'est son choix, mais que s'il veut travailler avec moi, c'est à condition qu'il renonce à ses vacances, qu'il vienne me voir régulièrement dès maintenant et qu'il prépare son concours et rien d'autre. C'est à prendre ou à laisser. Je suis là pour lui, maintenant, pas seulement en septembre. Qu'il me téléphone dans la semaine pour me dire sa décision. Je m'attends à ne plus entendre parler de lui.

Quelle n'est pas ma surprise quand le lendemain, il m'appelle pour me dire qu'il accepte.

Le travail commence. Il prend vite conscience qu'il n'a pas le niveau pour présenter le barreau au mois de septembre, il se met en recherche d'un travail, d'abord pour subvenir personnellement à ses besoins et cesser de puiser dans les réserves de sa maman, puis pour se donner le temps de préparer le barreau pour l'année suivante. En parallèle il regarde les offres de poste comme juriste. Il vient régulièrement et me raconte son mode de vie dans lequel l'argent, acquis de manière pas toujours très orthodoxe par sa famille, lui a jusqu'alors permis de ne pas penser à payer son loyer et sa vie quotidienne, de se procurer alcool, cigarettes et drogue sans problèmes. Il vit dans un logement HLM qu'un de ses oncles a pu maintenir comme résidence secondaire. Tout comme pour les conditions de début d'analyse, je ne manque pas de souligner très fermement le danger dans lequel il est, et encore plus en tant que juriste, à vivre ainsi en marge de la loi. Dans l'année qui s'écoule après ce début rude, il se met petit à petit en règle, mais comme cela entraîne beaucoup de ruptures, y compris avec certains membres de sa famille, la dépression guette. Un jour, après un long texto pour me raconter une nouvelle

situation conflictuelle, je lui réponds et rajoute le lien pour écouter « Solitude » de Purcell. C'est le moment où je lui propose le divan. À un autre moment, je lui prête un livre ou lui donne des indications de lecture. Six mois plus tard, il s'installe dans une colocation, pas toujours aisée, mais dans laquelle il reste. Il parle des week-ends, parfois difficiles, avec le manque des sorties arrosées auxquelles il a renoncé. Je lui dis : « Paris et ses environs sont magnifiques. Allez marcher. » Là encore il saisit la perche et s'inscrit dans un club de randonnée pour découvrir l'Île-de-France. Il y rencontre des gens qui l'initient à la lecture des cartes IGN, qui lui parlent de randonnées de plusieurs jours, l'une d'entre elles l'emmène à des concerts. L'été qui suit la première engueulade, il construit dix jours de randonnée en solitaire sur le Chemin de Stevenson. Il y écrit un journal de tous les jours, y rencontre des gens avec qui il a des échanges passionnés sur leur vie, leurs découvertes.

Par la suite, il commence à écrire, lui qui se plaignait d'avoir une orthographe des plus approximatives. J'accepte d'imprimer les textes qu'il m'envoie par mail et les lui remets quand il entre en séance. Il les lit, mais d'une telle voix qu'ils restent des « textes pour lui », me les remet à la fin de la séance. Les fautes d'orthographe diminuent, il développe un style, le sien. Durant les séances, il lui arrive de dire brusquement : « Quand même Swann, parfois, il est un peu con ! »

Ce ne sont que quelques moments de ce travail intense. Ils servent à illustrer comment un jeune qui a vécu des négligences sévères peut se chercher, et se trouver, éventuellement, de nouveaux appuis qui lui sont absolument nécessaires pour se dégager des dépendances, se chercher de nouveaux appuis, hors de sa famille, mais aussi en dehors du cadre de l'analyse, à condition que l'analyste ait le courage de ne pas se dérober de la tâche de servir d'appui intermédiaire. Dire qu'on est là, mais maintenant et pas demain, ce n'est pas très orthodoxe, mais cela vaut la peine.

La particularité du transfert par rapport à cette « zone en friche » est que l'enjeu y est double. Il faut une rencontre et l'objet. « Se faire l'objet de », sur le mode métonymique comme le vivent les enfants dans la première année de vie, est en quelque sorte la forme d'appel dans cette zone particulière. Pas pour y rester, mais pour trouver l'appui nécessaire pour se séparer à la fois de l'autre comme seule référence et de l'objet comme censé combler. La question restée en suspens, cela fait la grande affaire des plateformes numériques. Ces adolescents et jeunes adultes qui posent leur question sur les réseaux sociaux sans avoir été initiés à la prudence, y trouvent immédiatement leur réponse ; les algorithmes prélèvent les éléments saillants et redirigent le demandeur sur les sites appropriés. Celui qui cherche dysphorie trouvera sa réponse y compris sur gouv.com. Les jeunes en quête de réponse « religieuse » iront

facilement dans la poche des sectes et autres sites fondamentalistes. Tapez « suicide » et vous y serez facilement renseignés. Pareil pour anorexie, et autres malaises. En face il y a « quelqu'un » qui répond, qui se fait passer pour une personne. Les communautés sautent sur les déchirures dans les identifications familiales pour se proposer en « famille ». Gare à celui qui se ravise. Être d'accord est facile, dire son désaccord peut déclencher du lynchage. Il n'est pas étonnant que près de la moitié des Français aient répondu après la période du Covid qu'ils étaient favorables à un régime autocratique. Cette zone de fragilité, de la déchirure de l'enveloppe archaïque laisse le sujet en recherche, si ce n'est en proie, à la réponse qui obture tout.

Dans le transfert il s'agit d'y être attentif. La réponse ne peut pas être la même que dans une névrose « classique ». Corinne Tyszler, à propos des élèves déscolarisés, parlait de l'école qui devait faire fonction de « *Heim* ». Oui, les élèves qui n'arrivent plus à aller à l'école, qui restent collés à leur lit, se calfeutrent parce qu'ils n'ont pas de « *Heim* ». Ils sont au foyer familial, mais sont en même temps dépourvus des attaches nécessaires pour le lâcher. Ce mouvement paradoxal est celui du mouvement de séparation dans la construction du fantasme. Le manque d'appui, cette fois-ci symbolique, ne leur donne pas de possibilités pour s'identifier, « s'aliéner » comme l'indique le second mouvement du graphe du fantasme. Paralysés dans ce mouvement vers, ils restent « nourrissons réels » en attente qu'on vienne vers eux. C'est le cas maintenant avec les écrans. Le monde vient vers eux, pas pour les entraîner à le réinventer jour après jour, mais pour les combler et les utiliser comme consommateurs passifs. Le hikikomori est un arrêt sur image.

Ma réaction violente à la première rencontre avec le jeune patient me paraissait la seule réponse possible. Le mouvement de construction du fantasme est celui de lâcher un plaisir immédiat pour une promesse et un effort pour la réaliser. C'est le saut de la foi, comme le souligne Zizek. Pour tous ces blessés de l'enveloppe, cet espace en friche les enferme dans un présent sans appui. Si l'analyste ne se décale pas de la position dans laquelle bien des demandes de thérapie le mettent, il est inutile. Alors, autant faire le pari que d'aucuns puissent se saisir de cette « autre offre ». Mais après cela, il faut être là parce que, dans l'espace en friche, il n'y a pas d'appui sur un autre fiable. Toute la mécanique du pari du temps logique est à co-construire avec l'analysant. On le cueille en quelque sorte au moment du début du stade du miroir et l'appui doit être plus concret qu'avant l'ère du numérique. Jean-Pierre Lebrun a raison de parler comme l'analyste, non de sujet-supposé-savoir, mais comme sujet-supposé-savoir-y-faire.

Un jour mon analysant revient en séance et me raconte l'incident suivant :

« Je sors de mon travail. (juriste, il est dans un tribunal et prépare les dossiers pour le juge, afin que celui-ci puisse apprécier la recevabilité d'une requête.) Je suis très préoccupé par la difficulté de classer la requête dans une catégorie précise. En effet, la plainte pour harcèlement ne paraît pas être constituée, mais je sais qu'actuellement, comme la notion de harcèlement n'est pas clairement délimitée dans les textes de loi, je dois pouvoir préciser ma catégorisation afin d'éviter que le jugement soit cassé au dernier niveau de juridiction. Je tourne la question dans ma tête, je me sens nul, incapable. Chemin faisant, je traverse un parc et je tombe sur un tableau étrange. J'ai devant moi un aveugle qui cherche son chemin avec sa canne blanche. Fasciné, je le suis un long moment et je vois qu'un moment, arrivé à un virage, il bute sur le bord du chemin, cherche à repérer les bords avec sa canne et reprend tranquillement sa promenade. Bouleversé, je vais vers lui et lui parle. Je le remercie de ce qu'il vient de m'apprendre et lui dis pourquoi son acte est une leçon pour moi. Il me remercie en retour en me disant : mais je fais toujours comme ça, je m'y suis habitué. »

Ouvrir les yeux sur « autre chose » c'est cela le capitonnage du stade du miroir.